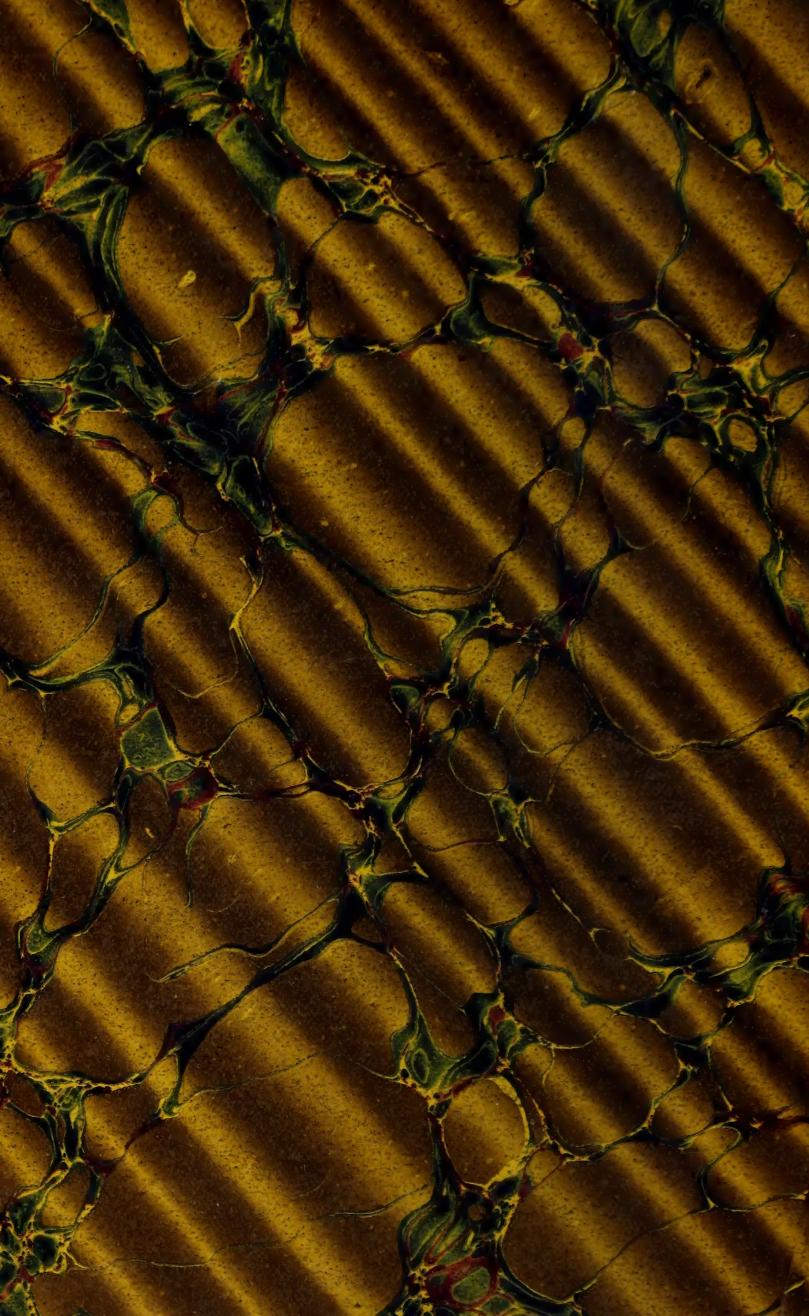
3 1761 09941858 4



Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/chants00odil

CHANTS

DU MÊME AUTEUR

Prélude (Ed. du Divan) hors commerce.

LF
D244c

CLAUDE ODILÉ

CHANTS

140402
17/10/16

ÉDITIONS DE LA PHALANGE
84, RUE LAURISTON
PARIS
1912

I

PRINTEMPS ANGLAIS

pour Edmond Pilon.

DES OISEAUX D'OR SE SONT CROISÉS

Des oiseaux d'or se sont croisés
Dans la brume, crépusculaires ;
Des oiseaux d'or,
La brise dort.

Le soir a dans les saules noirs
Jeté ce neigeux tulle ;
J'aime, le soir,
Les saules noirs.

Un chant qui roule, qui s'écoule
Avec l'eau qui passe dans l'ombre
Comme une foule
Coule et roule.

L'églantine étoile des rives
Noires de ses blancheurs lunaires.
Des oiseaux d'or se sont croisés
Dans la brume, crépusculaires.

2 mai 11.

LUNAIRE

O soir polaire ! Brumes grises !
Les brises passent, brises calmes.
O froides nuits venues du nord !
Votre candide paix me grise ;
La lune rêve, s'infinise,
Et dans le ciel sa neige dort !

Les voix de l'eau tombent des vasques.
Le vent les porte, vent d'argent.
L'hiver et l'été, a-t-il des masques
Qu'il change, le parc d'argent ?
Ses lueurs de lune fantasques
Errent sur l'eau teinte d'argent...
Murmure, brume, lune, masques...

Sous la blême clarté déclive
Parmi les herbes je vogue et vire.
Je sais qu'attendent rocs et fiords.
De pâles fleurs sortent des rives,
Je flotte seul, à la dérive ;
Seul dans ma barque comme un mort.

4 mai 1911.

POURQUOI JE VOUS CHANTE

Pourquoi je vous chante, prairies ?
Pourquoi mon âme est ivre de vous voir,
Matin et soir,
Pleines d'herbes fleuries ?

Pourquoi je ris éperdûment,
Pourquoi je danse dans le zéphir
Pour vous, avec vous, mollement,
Dans les souffles doux du zéphir ?

Pourquoi je tremble pour mon amour ?
Pourquoi je crains le jour
Qui meurt, qui reviendra toujours,
Candide et doux comme un retour
Au pays paternel après un long détour ?

6 mai 11.

DANS LE JARDIN DE RÊVE

Dans ce jardin de rêve
Je rêve près de vous.
J'écoute la voix brève
Du vent autour de nous.

Les pommiers ont des roses
Les fleurs sur le gazon
Dansent des rondes roses
Qui vont vers l'horizon.

Le soleil dans les branches
Rit, quand le ciel est bleu.
Au milieu des fleurs blanches
Passe un vent onduleux.

J'écoute, j'ai des ailes.
Les fleurs sont dans mon cœur :
Boutons d'or, primevères,
Pensées : toutes les fleurs.

Dans les branches rayonne,
Un coin bleu de l'azur.
Au fond des feuilles sonne,
La chanson du ciel pur.

Printemps, peintre joli,
Ne t'en va plus d'ici.
Jette des fleurs aussi
Sur mon cœur qui souffrit !

9 mai 11.

DES ORMES, DES HAIES SILENCIEUSES

Des ormes, des haies silencieuses,...
Le paisible sommeil des champs qui dorment.
Et puis, de petites maisons heureuses :
Lilas et liserons — s'étoilent sous les ormes.

La fontaine chante avec le clair de lune
Qui rêve et chante, tout au fond d'elle.
Les branches tremblent, des gouttes de lune
Tombent sur l'eau de la fontaine.

Nuit de printemps, chansons qui passent...
Me donnez-vous, ciel bleu et froid
Par la paix blanche de l'espace
La paix que je désire et qui n'est pas en moi ?

10 mai 1911.

JE NE VEUX PAS LA MORT

Je ne veux pas la mort à cause de la mort,
Mais pour l'oubli.
O la grande fraîcheur des arbres sous qui dort
L'homme maudit !

Je ne veux pas la mort pour elle; mais pour moi
Qui suis si las.
Moi qui sentis longtemps la douleur et l'effroi,
Et qui suis las.

Des tombes dorment sous les noirs cyprès, qui font
Un bruit sinistre.
Que le calme des morts est auguste, profond
Bien plus que triste!

Si tu veux tu viendras les dimanches cueillir,
Fleur d'autres fleurs.
Mais laisse-moi dormir sans un rêve, dormir,
O ma douleur !

21 mai 1911.

CHANSON

J'ai trop aimé les roses sur le vin,
Qui fleurit, de pétales parfumé,
Et les baisers dont l'accord est divin ;

J'ai trop aimé le rêve : l'air et l'eau,
Tout ce qui rend un cœur seul parfumé.
La solitude, le désir si beau.

J'ai trop aimé l'inutile chanson
Du vent plein de songe, vent parfumé,
Des saules sous le vent pleins de frissons.

J'ai trop aimé le jour où je t'ai dit :
Il est trop tard ; j'ai peur de t'adorer,
Il est trop tard pour ce bonheur béni.

J'ai trop aimé : ces mots diront ma vie,
Un rêve que l'amour a parfumé.
Je veux la paix, oublieuse et ravie.
J'ai trop aimé : ces mots diront ma vie.
J'ai trop aimé.

21 mai 1911

II

BRETAGNE

pour Jean Royère

SUR LA MER MORTE

Sur la mer morte
Rit le ciel bleu.
Le vent emporte
L'oiseau bleu,
Le flatte un peu,
Le berce un peu,
L'emporte.

Des vagues douces
Vont voguant
Comme des mousses
Sous le vent ;
Le vent les pousse,
Vagues douces,
Le vent.

Les lèvres molles
Qu'entr'ouvre l'eau
Ont des paroles,
Des sanglots,
Et, lèvres molles,
Le vent vole
Sur l'eau.

Un soir qui berce
Les ajoncs d'or
Où l'été perce,
Rêve et dort,
Quand l'ombre sort
Du flot qui dort,
Comme une herse.

Le ciel s'irise
Doucement.
La brise brise
Un vieux sarment,
Et la nuit grise
Au cœur s'enlise
Et le reprend.

Un long murmure
Dans le ciel,
S'élève et dure,
Frêle. — Quel
Long murmure,
Vole, s'épure,
Dans le ciel ?

Plus rien ne bouge
Sur les rocs ;
La nuit laboure
Avec ses socs
Les flots, les blocs
Que rien n'ajoure.
Avec ses socs
La nuit laboure.

Plus rien ne pense
Sous mon front
Que la cadence
Que défont
Et font les denses

Flots qui dansent,
Blancs ou blonds.

Le marin cargue
Son lin blanc.
Sa barque nargue
Le brisant ; —
Est-il donc temps,
Dit le couchant,
Que l'on débarque ?

Adieu les vagues
De la mer,
Leurs plaintes vagues,
L'onde et l'air !
Dans le ciel clair,
Adieu la mer
Qui divague !

Si toute chose
Va dormir,
Le flot mauve,

Le zéphir,
Je veux dormir,
Je veux mourir
Comme les choses.

14 juin 1911.

LE MARIN

Il semble, quand vers toi je cingle,
Que dieu sur ma barque ait soufflé.
Le vent pique ses épingles
Dans la voile qu'il a gonflée.

Je vais vers les îles de pierre
Qui cachent le tranquille port,
Où ton amour, tes paupières,
La ville et son ombre, tout dort.

Si le vent rage dans mes voiles,
Si la blême nuit crie sans fin,
Dans mon cœur brillent les étoiles
Que la nuit même adore et craint.

Fais, o dieu, que nul vent traître
Ne me fauche avant le retour !
Si je mourrais, elle mourrait peut-être...
Protège notre frêle amour !

Protège son doux sommeil d'ange.
Etends les ailes du zéphir.
Garde-la de la nuit étrange
Où l'ombre parle des soupirs.

20 juin 1911.

L'ANNEAU D'OR

" Vous pleuriez, chère princesse ?
" Pourquoi vos yeux pleuraient-ils ? —
— " J'ai perdu mon anneau de perles
" Qui consolait mes jours d'exil. "

— " Ne pleurez plus, ma princesse.
" Le flot peut nous le rendre encor.
" Je chercherai votre anneau d'or
" Où brillent des perles célestes. "

Il chercha, le soir, l'anneau pâle.
Ne trouva pas l'anneau le soir.
Il se leva parmi l'aurore,
Ses feux sur mer disant l'espoir.

Il chercha dans la nuit encore,
Alla vers de lointaines grèves.
Il n'y trouva pas d'anneau d'or.
Il ne trouva rien que ses rêves.

" Et toujours n'as-tu rien trouvé
" Sur les grèves des perles miennes ?
" Me faudra-t-il toujours pleurer
" Pour que mon cœur se souvienne ?

" Ne peut-il revenir des mers
" Orner mes doigts qui sont nacrés,
" L'anneau d'or où vit ce mystère
" Dans la nuit des flots égaré ? "

— " Je n'ai rien trouvé sur les grèves
" Que le vent plein de soupirs doux,
" L'image de ma princesse,
" Et mon amour de vous.

" Je n'ai rien trouvé sur les grèves
" Que tous les chants de mon amour,

" Que mon cœur plein de rêves frêles
" Qui vous appellent toujours. " —

Il a mis sur les lèvres siennes
Le baiser de ses lèvres pâles.
Elle est morte, aux cheveux de jade,
La princesse des mers anciennes.

Elle est morte de voir l'amour
Qui jamais ne sut l'apaiser.
Elle a fermé ses yeux au jour
Pour un baiser.

20 juin 1911.

ODE A LA MER

Vers toi, tes sillons, tes labours,
Vers tes falaises, tes grèves,
Ames lunaires sous le jour,
S'en viennent les pêcheurs d'amour,
S'en viennent les pêcheurs de rêve.

Ce soir je suis fou de tes baisers.
Mon cœur ne veut plus s'apaiser.
Tu me portes de vague en vague,
De flots en flots ; —
Tes perles à mes doigts sont des bagues
Et je suis ton matelot.

Autour de mon corps
Bruïssent tes accords,

Mugis, formidables,
Mer aux bras forts,
Aux mille corps torses,
Tu mets ta force autour de ma force,
Tu mets sur mes yeux ton soleil d'or.

25 juin 11.

SARAH

Des vagues folles, des vagues calmes,
Des sables, des pierres, des eaux...
Les palmiers du désert balancent leurs palmes...
Autour de l'oasis volent de blancs oiseaux.

La source fraîche, goutte à goutte,
Tombe du bassin blanc... On dirait l'eau toute
Qui de son bruit qu'on écoute
Remplit l'âme, son bruit doux...
Je ne dors qu'à demi dans cette ombre qui doute.

Voici, son corps drapé dans des voiles,
Blanche et brune venir Sarah vers la fontaine.
Ses yeux sont plus beaux que de noires étoiles

Fleuries on ne sait où, loin, dans un ciel d'ébène;
Ses seins disent sa ferme chair
Que pétrit celui-là qui sculpte tout l'amour ;
La cruche sur son front attend, et l'air
Se joue dans les voiles, déplie le jour.

Ses pieds traînent des algues d'argent,
Sur son corps brille une sueur moite,
Ses cheveux sentent les algues d'argent ;
Elle a mis sur la pierre étroite
Sa cruche blanche aux reflets changeants,
Qui, frappée, chante ainsi qu'un coquillage. —

Sarah n'a pas puisé de l'eau dans la fontaine,
Sarah s'est couchée sur les degrés de marbre,
Ecoutant, dans les palmes, la voix lointaine
Des déserts bruissants comme des forêts d'arbre.

Sarah, ses yeux rêveurs sur des branches qui
[pendent
S'est endormie au bruit que les gouttes d'or font

Sous le soleil, qui luit entre les branches, tremble
Un peu, caresse la pierre, l'éclaire et fond.

Elle dort. — Des oiseaux chantent. Des mousses
[meurent.
Nul ne sait le soleil, nul ne compte les heures...
Les gouttes d'argent tremblent, pleurent...
Des bruits naissent, des bruits se meurent.
Quel silence, quel bruit passent dans la demeure ?

30 juin 11.

III

BRETAGNE

pour L. P. J.

TROP TARD

J'ai vu la gloire aussi
Qui marche comme on danse,
En me tendant aussi
Ses lauriers et ses branches,
Et je lui dis : " Va-t-en d'ici :
" J'aime mieux le rêve."

J'ai vu le fol amour
Qui revivra toujours,
Malgré le passé blême,
Et je lui dis : " Va-t-en, amour ;
" C'est le rêve toujours,
" Que j'aime mieux, que j'aime. "

Et le rêve fut mien ;
Je m'en suis enivré,
Tout le reste fut vain,
Et lui seul m'est resté :
C'est le rêve enchanté,
C'est le rêve que j'aime.

Mais un soir où pâlit
Mon étoile et son fard
A ce rêve je dis :
" Rêve, j'aime mieux la vie, "
Et le rêve répondit : —
" Silence !... Il est trop tard. "

Morgat, 17 juillet 11.

LES SIRÈNES

Je marche par les grottes marines,
Teintes de roses, de fleurs de jade,
Où chante la pluie des vagues fines
Mieux qu'une chanson sur les rades. —

Je m'accroche aux parois qui tremblent.
Toute la mer ensemble
Me lèche le corps.
J'entends à la porte
Frapper la voix forte,
De toute la mort.

Tout tremble, tout semble
Fou d'un bonheur inouï.
La voix ample des mers

Me grise de bruit.
Je tremble, je fuis...
Vers la mort ? vers la vie ?

II

Il est venu des sirènes vertes
Avec les vagues,
Belles comme les reines
Qui chantent des chants vagues.
Il est venu des sirènes,
Blanches d'écume,
Aux lèvres pâles...

J'ai bien aimé leurs chansons,
Poison versé dans nos veines.
J'ai bien aimé leurs chansons
Et, dans leurs voix d'or, les frissons
De toute la mer, de toutes les sirènes.

A présent, je ne sais plus bien.
Tout ce bruit est trop lointain.

Je dors sur les rocs qui grondent.
Mais elle, la mer, se souvient,
Et ses flots, venus de loin,
Au pied de mon lit de pierre montent.

Je ne dors pas, je sommeille... je rêve.
Les sirènes venues des mers
Chantent leurs chants dans mes rêves.
C'est un chant qu'on entend, lors-même
Qu'on l'entend à peine.
C'est le chant des sirènes vaines
Que j'aime bien, puisque tu l'aimes.

III

Elles ont des algues dans les cheveux
Où rit l'étoile du ciel bleu,
Des rêves grêles dans les yeux ;

Elles ont des pieds blancs qui dansent sur l'eau
Et des seins
Qui jamais n'ont de sanglots !

Pour les vivants, les trépassés
Elles ont des baisers,
Qui jamais ne seront glacés.

Leurs voix, leur rire, leur rumeur
Se mêlent, chœur de douces sœurs
Dont la douceur fait que l'on meurt.

Ecoute dans leur voix, écoute
Cette musique, goutte à goutte,
Qui te remplit ton âme toute.

Elles sont tristes souvent
Plus que la vague et que le vent
Qui pleure, pleure en se sauvant.

Dieu, si la mer les remporte,
Qu'elles tournent longtemps, ronde folle !
Car le corps des sirènes mortes
Est plus triste que n'est leur parole.

Morgat, 23 juillet 11.

LES PINS DE CADOR

Mais le soleil pâlit dans les pins de Cador ;
Le flot monte en grondant vers les grottes moroses;
Le soir jette à la brise, aux rocs, aux ajoncs d'or,
Ses souffles, ses rayons, ses palpitantes roses.

Sereine, dans les pins, la nuit grave est éclose;
La terre et tout le ciel vont chanter messidor ;
Près des ajoncs de feu les bruyères sont roses.
L'océan sous l'azur, et la terre : tout dort.

Sur le jour mort jetant ses riches broderies,
Tant que la terre admire et le ciel s'extasie,
Passe, les yeux en pleurs, divin, le soir ami.

L'ombre s'attriste, étend son deuil de lieue en lieue.
Frêle, rêve imprudent, mais ailé qui gémit,
Quel vol des papillons danse vers les mers bleues ?

Juillet 11.

FEMME DU NORD

Des pays d'où tu viens, qui sont l'étrange nord,
Gardant au fond des yeux les clartés boréales,
Dans tes cheveux d'or fin se joue un soleil d'or,
Et dit les mers de neige où dansent des rafales.

Près du gouffre où l'amour aux dieux même
[m'égale,
Penchée, entre les pins qui chantent sur le bord,
Parmi les ajoncs verts, le long du flot qui dort,
Tu marches comme un ange aux ailes triomphales.

Sur ta tête le ciel tordit ce goéland,
Tu caresses mes yeux d'un regard si tremblant
De tes mystiques yeux où la nuit s'infinise,

Que, parmi les effluves de ton corps neigeux,
Je baise sur ta bouche un rayon de tes yeux,
Et, sur tes cils dorés, l'étoile des nuits grises.

31 juillet 11.

FERME TES YEUX

Ferme tes yeux qui sont vagues,
D'un gris trop fin.
Je ne veux plus rien que les vagues,
Le ciel, les pins
Qui, sur les monts, chantent les vagues.

Ferme ton cœur qui palpite
A tout frisson,
Pour que mon cœur batte plus vite
De la chanson
Du vent qui dans les pins palpite.

Ferme le monde autour de nous,
Ferme le monde.

La tête au creux de tes genoux
Je n'entendrai plus rien que l'onde
Autour de nous...
Ferme le monde.

Morgat, 1 août 11.

SUR TES ÉPAULES PALPITANTES

Sur tes épaules palpitantes
Que mordent l'ombre et mes baisers,
Râle le vent venu des landes. —
Sur tes épaules palpitantes
Il ne voudra plus s'apaiser.

Les roses que tu cueillis toutes
Ont parfumé ton corps, la nuit ;
Et, moi qui parle, je t'écoute
Frémir, en écoutant le bruit
Des roses que tu cueillis toutes.

O bruit des grottes purpurines
Qu'emplit la mer aux lueurs d'or !

Moins que le souffle des narines
Qui se dilatent quand tu dors
J'aime les grottes purpurines !

Tes cheveux qui sont pleins de sel
D'avoir trempé leurs flots dans l'onde,
Ont un goût de fauve éternel...
A les sentir j'oublie le monde ;
Tes cheveux qui sont pleins de sel.

Toi que le maître de l'amour
Pétrit avec ses doigts d'artiste,
Dans ton sommeil pâlit le jour.
Prions le maître de l'amour
Plus que la nuit amer et triste !

Août 1911.

J'AI TROP AIMÉ L'AMOUR

J'ai trop aimé l'amour. Pourquoi l'avoir aimé ?
Ce fut un rêve par un rêve parfumé.

Car la mort de l'amour qui revit me fait mal.
Je suis triste d'aimer le désir animal ;

Triste de caresser ton corps reconnaissant ;
Triste de t'avoir pris tes baisers et ton sang....

Qu'importe sa tristesse au rêve d'aujourd'hui ?
Ton corps et ton amour vont rentrer dans la nuit.

J'ai trop aimé l'amour ; ses baisers sont de feu.
Ils me brûlent le cœur ; ils déchirent l'adieu.

La cendre de la vie, la cendre de l'amour,
N'ensemencent plus rien que la nuit — c'est le jour.

Battez les laboureurs le soleil et le blé.
Mais quel blé mûrira dans mes champs désolés ?...

Morgat, 7 août 11.

IV

TROIS POÈMES

pour Jean Schlumberger

EH BIEN DONC TU N'ES PAS

Dans l'ombre, dans la mort flotte ton soleil blême,
Pareil à ce soleil qui meurt dans la forêt.
O fantôme écroulé sur ta honte et toi-même !
Eh bien donc tu n'es pas. Va-t-en ! car je te hais.

Détruire ! te détruire en moi, fable divine !
Mais n'es-tu pas détruite, et n'est-ce un rêve enfin?
J'ai voulu croire en toi ; j'ai voulu. Ce fut vain.
Tu n'es qu'un rêve errant que mon âme devine.

Je suis seul ; et ce soir je regrette le jour.
La lampe éclaire mal la salle de sa flamme.
Mais j'allume en rêvant les lampes de l'amour.
O lampes, dans la nuit, vous brillez sur mon âme !

Courbé par cet effroi je ne te craindrai pas.
Dieu, tu fus ma blessure, puis tu fus mes baumes.
Lorsque tous les amours s'envolent loin de moi,
Je n'aurai rien voulu qu'aimer — fut-ce un fantôme.

Ton amour ! Des lointains qu'il vienne dans ma vie !
Qu'il la remplisse toute et que je sois comblé !
Mais s'il n'est pas de Dieu pour l'âme inassouvie—
Rendez-moi le bonheur d'où je fus exilé.

J'élève mes deux mains vers ta foudre et ta haine.
Je les avais voulus pour briser tous mes jours.
J'avais été trop seul... j'avais eu trop de peine.
Tu ne m'as rien donné qu'un désir : ton amour.

Ton amour ! Mon amour. C'est moi. Suis-je [l'apôtre
D'un dieu qui n'est pas dieu, que je crée en vivant ?
Ton amour ! Mon amour. Jamais il n'en fut d'autre.
Dieu n'est que ma pensée en lutte avec le vent.

10 février 1911.

JE T'AI BÉNI, JE T'AI MAUDIT

Je t'ai béni, je t'ai maudit — mais je t'aimai.
Ce soir je m'interroge et me hais si tu m'aimes;
Le silence qui rend l'espace parfumé
Remplit mon cœur de deuil crépusculaire et blême.

Les vents, leurs souffles mous qui parfument la [nuit
Portant des cendres d'or qui volent par l'espace,
Ont doucement guéri nos âmes de l'ennui :
Cet éternel passant de tous les cœurs qui passent.

Mon Dieu, reviens encor si tu peux revenir,
Tes enfants à genoux t'attendent. La nuitée
Fut longue de l'angoisse à qui je veux mourir! —
Ton songe la remplit de joie illimitée.

Mieux que des voix d'oiseaux dans les champs
[s'envolant,
L'espoir de toi s'éveille à la nuit et gazouille.
Fais que de sa douceur qui brise un cœur tremblant
Nul des vents désolés la nuit ne me dépouille.

20 octobre 11.

AME TUMULTUEUSE

Ame tumultueuse aux lumières de feu
Déchirantes les nuits de crainte et de ténèbres !
Qu'ils naissent — pour mourir, les formes et les [dieux !
Qu'ils m'emplissent du bruit que font leurs pas [funèbres !

Je laisse tout ce deuil né de mes longs remords ;
Car ton bras me soutient ; car ta force m'enlace.
Je veux entrer en toi comme un cœur dans la mort,
Frémissant de sentir tes flammes et tes glaces.

Dormir ! Je veux dormir où dorment les élus
Qui ne souffriront plus des rêves de prière. —

Mais,seigneur,dans la mort si l'homme n'aime plus
Aie pitié de mon cœur qui pleure, solitaire !

5 novembre 11.

V

HYMNE

HYMNE

Morte ou vive, âme parfumée,
Je t'aime de t'avoir aimée.

Voici qu'un nouveau feu te dore.
Sois mienne dans mon songe encore.
Mieux vaut le soir que vaut l'aurore.

Pas de haine, pas de regrets.
Qu'ils meurent de leurs vains secrets !
Nos cœurs se meurent, mais sont prêts.

Tel, enfant, j'ai vu ton visage
Que nul des jours ne le ravage
Lorsque tu montes vers les âges.

Morte ou vive, âme parfumée,
Je t'aime de t'avoir aimée.

O la douceur d'un ciel d'Athènes !
Le vent vous porte, voix lointaines...
Ta voix est pareille aux fontaines.

Laisse ton deuil et mon souci
Laisse le rayon défleuri,
Le jour flétri mourir aussi.

De la beauté où tout s'achève
Vague éternelle sur la grève
Je t'aime, sois mienne, ô mon rêve !

Morte ou vive, âme parfumée
Je t'aime de t'avoir aimée.

Paris, 4 janvier 1912.

TABLE

TABLE

I. — Printemps anglais, *pour Edmond Pilon*

Des oiseaux d'or se sont croisés 9
Lunaire 11
Pourquoi je vous chante. 13
Dans le jardin de rêve 14
Des ormes, des haies silencieuses 16
Je ne veux pas la mort 17
Chanson 19

II. — Bretagne, *pour Jean Royère*

Sur la mer morte. 23
Le marin 23
L'anneau d'or. 30
Ode à la mer 33
Sarah 35

III. — Bretagne, *pour L. P. J.*

Trop tard 41
Les sirènes I, II, III. 43

Les pins de Cador 47
Femme du nord 49
Ferme tes yeux 51
Sur tes épaules 53
J'ai trop aimé l'amour 55

IV. — Trois poèmes, *pour Jean Schlumberger*

Eh bien donc tu n'es pas 59
Je t'ai béni, je t'ai maudit — mais je t'aimai 61
Ame tumultueuse. 63

V. — Hymne.

Hymne. 67

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE PREMIER
MARS MIL NEUF CENT DOUZE PAR
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD"
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE

LF
0244c

140402

Author Odell, C.

Title Chants

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU